

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827
Publié par le Times-Picayune Publishing Co.

Un "Interview" avec M. Briand

"Le matin," grand quotidien français, publiait récemment en sa première page un article des plus intéressants dû à la plume fine de M. Stéphane Lauzanne, dans lequel le grand journaliste faisait part d'une conversation qu'il aurait eu avec le premier ministre français sur le chemin de fer entre Washington et New-York.

C'est une conversation que nous nous faisons un plaisir de faire connaître à nos lecteurs.

Vous venez de passer trois semaines dans ce pays. Vous avez reçu de sa vie, vous avez senti battre son pouls. Quelle image vous laisserait-il dans l'âme? Quelle impression emporterez-vous vers la vieille Europe?

Je remporte, fut sa réponse, l'impression d'un pays prodigieusement jeune de pensée, de cœur et d'action, d'un pays qui n'est que pour les jeunes. Ici, toutes les possibilités sont ouvertes à un être humain, pourvu qu'il soit jeune. Il arrive, il débarque et n'a pas même mis la main à l'outil qu'il sent qu'il peut faire sa fortune. Rien n'est figé, rien n'est cristallisé comme dans notre vieille Europe. Toutes les avenues sont ouvertes à toutes les énergies, et des millions d'hommes ont beau s'y engager, il y a encore place pour des millions d'autres. Dans ces avenues, chacun s'efforce, chacun travaille, tout le monde trépide et un nombre considérable réussissent. Mais quand la fortune est arrivée, alors ces piétons enfiévrés abandonnent volontiers la chaussée où ils firent leurs premiers pas et tournent leurs regards vers les rivages du vieux monde, surtout vers la France. C'est là qu'ils viennent dépenser l'or gagné à coups de volonté et d'énergie, c'est là qu'ils viennent se délasser. La France, au sortir de leur usine, est leur salon. Ils y viennent goûter la joie de l'esprit, satisfaire leur goût de l'art et nourrir des amitiés qui prolongent celles de l'histoire.

Le président du conseil s'arrêta, jeta deux ou trois bouffées de fumée et reprit:

"J'espère vivre assez longtemps pour revenir dans ce pays de jeunesse et y rester non plus quinze jours, mais quinze mois. Je lui dois, en tout cas, une des plus grandes joies et fiertés de ma vie politique, parce que, pendant les heures que je passai sur son sol, j'ai vu avec quelle force son cœur battait pour mon pays.

Quand le président Harding m'accueillit à ma première visite, il me dit avec une émotion que je n'oublierai jamais: "C'est la première fois qu'un premier ministre de la France franchit les mers et pénètre dans cette maison." Je lui répondis: "Vous avez fait bien mieux encore, vous qui nous avez envoyé deux millions de premiers ministres pour se battre sur notre sol." Tout ce que l'Amérique a de sentiment, elle le reporte sur la France sans calcul, sans arrière-pensée. Sa synthèse de l'histoire est émuante dans sa simplicité, elle n'englobe guère que deux pays; et les hommes de ces deux pays; il y a Washington et Lincoln, La Fayette et Foch. Je ne sais rien, moi qui suis venu ici, qui m'ait touché davantage.

D'autres, interrompis-je, vous attendent là-bas, en France, qui sont moins idéalistes et plus calculateurs de la matérialité; ils vont vous interroger avec l'espoir que vous ferez une mauvaise réponse. Que leur direz-vous?

—La vérité, répondit M. Briand. Je leur dirai que je n'étais pas venu ici pour rapporter des traités que la nation américaine se refuse à signer, mais que j'étais venu à demander un verdict. Je voulais en finir une fois pour toutes avec les accusations d'impérialisme et de militarisme. Nous en avons fini. Sept peuples qui sont nos pairs après avoir tout entendu et tout pesé, ont jugé. Ils ont voté, et avec quel enthousiasme, et avec quelle ferveur, un ordre du jour de confiance. Cet ordre du jour cloue à jamais la bouche à nos diffamateurs et doit faire réfléchir l'Allemagne. Il doit permettre à la France de travailler derrière le bouclier de son armée et sceller dans la paix l'amitié des peuples qui combattent dans la guerre. Aucun ordre du jour, comme vous l'a dit M. Elihu Root, que j'aie pu obtenir dans mon passé parlementaire ne vaut celui-ci, car il va non à ma personne, mais à mon pays. Et puis, je rapporte quelque chose encore. Je rapporte la proclamation, faite par M. Hughes, au nom de sa nation, au nom de son gouvernement, au nom de son parti, de la solidarité morale complète, abolie, entre l'Amérique et la France. Cette proclamation, M. Hughes l'a faite deux fois: solennellement lundi de

vant les peuples assemblés, catégoriquement mercredi, devant les délégations réunies en comité privé. Cette proclamation vaut tous les traités. Venant de l'Amérique, elle suffit à la France.

Ainsi parla M. Briand, revenant de Washington et se dirigeant vers Paris.—Stéphane Lauzanne.

L'opinion Suisse SUR LA CONFERENCE DE WASHINGTON

Dans un journal de Genève, nous lisons un article intitulé "L'isolement de la France." Cet opinion d'un neutre sur la Conférence et sur les relations de la France avec ses alliés les plus proches est très intéressante. Nous en reproduisons les passages suivants:

Cette conférence de Washington, dont les décisions, disait-on, devaient changer les destinées du monde, n'a pas apporté grand chose à l'Europe. Elle jettera les bases, peut-être, d'une collaboration pacifique des grandes puissances en Extrême-Orient et mettra fin, de la sorte, à un état d'incertitude et de tension devenu alarmant. Elle aboutira, très probablement aussi, à une limitation des armements navals. Ce seront là, certes, des résultats très appréciables. Mais il y avait des problèmes plus urgents. Ce n'est ni en Chine ni dans les arsenaux maritimes que se joue actuellement l'avenir de la paix. Pour avoir osé le rappeler à M. Hughes et à ses invités, M. Briand n'est fait assez mal recevoir.

Son discours, à vrai dire, ne fut pas très opportun. Le président du conseil français n'a fait que répéter à Washington ce qu'il avait affirmé, à plusieurs reprises, du haut de la tribune du Palais-Bourbon ou du Luxembourg. M. Nobilemaire, à l'Assemblée de la Société des nations, avait développé déjà, sous une forme plus conciliante et plus optimiste, des idées très semblables aux siennes. Il savait, d'autre part, que sa question touchant les garanties auxquelles la France a moralement droit resterait sans réponse; que ni les Etats-Unis, ni la Grande-Bretagne, ni l'Italie ne s'engageraient sur ce terrain brûlant. Il devait se rendre compte enfin que ses allusions indirectes aux amitiés déçues lui vaudraient fatalement des ripostes désagréables. L'arrière-pensée du président Harding en convoquant cette conférence était de faire l'oubli sur l'œuvre de son prédécesseur et de tout recommencer à frais nouveaux. Cette tactique servait les intentions secrètes des chancelleries de Londres et de Rome. En s'étant à reprendre les choses au tournant même où le traité de Versailles les avait laissées, M. Briand a bien mérité de ses compatriotes et parfaitement défini le point de vue français. Mais la logique irréfutable dont son raisonnement était empreint ne fit qu'irriter davantage les théoriciens de la réconciliation économique et les spéculateurs de la paix blanche.

Son but, toutefois, était peut-être, justement, de précipiter les événements, de mettre un terme à la triste comédie qui se joue sous le couvert de l'ancienne alliance et d'obliger les amis de jadis à dévoiler enfin les desseins qu'ils nourrissent véritablement à l'égard de la France. Si telle était réellement son idée, on peut dire qu'il a parfaitement réussi. Le doute désormais n'est plus possible. La réserve aimable dont fit preuve M. Balfour, les affirmations agressives de lord Curzon et la violence des manifestations anti-françaises qui viennent de se dérouler en Italie, constituent autant de réponses décisives. La fraternité de sentiments et d'intérêts créée par la guerre est bien morte. L'Entente ne représente plus aujourd'hui qu'une vaste entreprise de liquidation. Chacun des associés ne songe plus qu'à reprendre le plus tôt possible sa liberté d'action. Et la France, qui présida jadis à la défense commune et consentit, au nom de tous, les sacrifices les plus lourds, se retrouve plus solitaire qu'elle n'a jamais été.

A vrai dire, elle présentait depuis longtemps la défection anglaise. La divergence entre les buts poursuivis par les deux pays s'était affirmée à Versailles déjà. Elle ne fit dès lors que s'accroître. Il n'est pas une seule question internationale, aujourd'hui, sur laquelle les deux diplomates soient pleinement d'accord. Le rapprochement que patronna Edouard VII et qui reçut la sanction suprême du fait de la guerre ne constitue somme toute qu'un accident historique. La Grande-Bretagne et la France ont certainement des intérêts communs. Elles peuvent être amenées à harmoniser leurs politiques sur tel ou tel point particulier. Mais la parenté d'aspirations indispensable à l'établissement d'une alliance durable leur fait absolument défaut. De là ces frictions perpétuelles qu'exploite à grand fracas, ces jours-ci, la presse des deux rives de la Manche.

Du côté de l'Italie, la situation est plus grave encore. Les incidents de Gênes et de Naples sont dus, nous dit-on, à la publication par certains journaux germanophiles d'informations absolument mensongères. Mais le fait même que ces faux bruits aient immédiatement trouvé créance et provoqué les réactions que l'on sait en dit long sur l'état des esprits à l'égard de la France. Jamais, aux temps les plus durs de la guerre, le

Le Cauchemar de la France



Souvenez-Vous

Sous le nom de Souvenez-Vous! une ligue a été fondée pendant la guerre à l'effet de perpétuer à travers les âges le souvenir des crimes allemands. écrit M. Fernand LauDET, dans "La Liberté".

CLOCHES D'EXIL

Tout seul en ma chambrette Dans l'immense Paris, Jour et nuit je regrette Mon tout petit pays; En moi, sans pain ni trêve, J'entends pleurer tout doux, Ainsi que dans un rêve, Les cloches de chez nous!

Cloches de Notre-Dame, Cloches du Sacré-Cœur, Vous n'êtes pour mon âme Qu'une sourde rumeur; J'ignore le langage De votre gros bourdon; Celui de mon village Ne sonne qu'en breton. Et ses fredons me disent: "Reviens, cher oublieux, Car trop de cœurs se brisent De te savoir loin d'eux. Reviens! car ton vieux père Se cache pour gémir; Ta bonne et sainte mère En pourrait bien mourir!" Me disent: "Marivonne, La fille du meunier, N'épousera personne, Ne pouvant l'oublier: A tarder de la sorte, Prends garde, en arrivant, De trouver l'enfant morte Ou nonne en un couvent!" Allez, cloches magiques, Qui, toujours, marteliez Les cerveaux nostalgiques Des Bretons exiliés, Allez, vite, à ma mère Annoncer mon retour; Chantez à ma meunière Un carillon d'amour! —THEODORE BOTREL.

Souvenez-Vous

Sous le nom de Souvenez-Vous! une ligue a été fondée pendant la guerre à l'effet de perpétuer à travers les âges le souvenir des crimes allemands. écrit M. Fernand LauDET, dans "La Liberté".

FAITS DIVERS

L'armée française était de 818,000 hommes, le 1er octobre dernier. Elle se composait de 591,000 blancs; 117,000 noirs du nord de l'Afrique et de 110,000 indigènes d'autres colonies. La France tout comme l'Angleterre, est loin de dédaigner l'assistance que peuvent lui fournir les pays soumis à son autorité. Jusqu'ici, l'Angleterre est la seule puissance qui ait demandé la limitation du nombre de sous-marins que les diverses nations devront avoir. Et il est bien probable qu'elle restera dans son isolement. Car les Etats-Unis, le Japon la France et l'Italie paraissent être d'avis que le sous-marin est l'arme par excellence des petites nations et qu'il serait injuste de les en priver. Le Reichstag est saisi d'un projet de loi qui permet aux femmes d'être membres de la Bourse. Le stock du beau sexe est à la hausse partout. "Si l'Angleterre a besoin de dreadnoughts pour faire la pêche à la sardine, la France a besoin de sous-marins pour examiner la flore qui croît sous la mer." Telle fut, dit-on, l'une des remarques faites par M. Briand lorsqu'il quitta Washington. Plusieurs journaux anglais ne goûtent guère cette plaisanterie. PAX La guerre n'est jamais une solution de troubles internationaux, elle est toujours un aggravation.—Diarrell. Une huitre vit environ dix ans.

Les Jouets

Les jouets sont aussi vieux que le monde, car il y a des jouets depuis qu'il y a des enfants. Et ce sont les mêmes jouets. Les enfants de l'antiquité la plus reculée—des textes anciens et les trouvailles faites dans les tombeaux en témoignent—jouaient avec des balles, des poupées, des osselets, des cerceaux; faute de quoi, ils se contentaient de galoper sur une canne qui représentait un cheval fougueux. Ainsi font nos petits. Ce sont là les jeux classiques de l'enfance et les jouets primitifs en usage chez tous les peuples de la terre. Ils correspondent si parfaitement aux instincts de la nature humaine que l'enfant pauvre et l'enfant riche y prennent un égal plaisir, et que le second les envie souvent au premier. Au cours des âges, des milliers d'autres jouets se sont ajoutés à ces simples jeux; mais ceux que les enfants ont toujours préférés, ce sont les jouets qui leur permettent d'imiter les grandes personnes, de vivre en maîtres, de prendre une initiative, d'agir, de créer. Aussi, leurs jouets favoris ont été de tout temps les outils de travail, les ustensiles familiers, les moyens de locomotion employés autour d'eux, les armes. Les petites princesses du temps passé jouaient au "ménage" comme la petite bourgeoise ou la petite paysanne: mais la fille d'une duchesse avait un ménage en argent, et celles de Charles-Quint un ménage en or... Louis XIII enfant fait ses délices d'un navire mâté "à la hollandaise," et il se prépare à son rôle de roi en manœuvrant des soldats de plomb, nouveauté inventée; et si tous les petits garçons de France n'avaient pas à leur disposition l'imposante armée en carton commandée par Louis XIV pour le dauphin—vingt escadrons et dix bataillons d'infanterie—soyez assurés qu'ils n'en jouaient pas moins à la guerre. A certaines époques, ce sont les jouets de filles qui prédominent; en d'autres temps, ce sont les jouets de garçons qui reflètent le plus fidèlement l'esprit du temps. Le second Empire, par exemple, a vu l'apogée de la poupée et de tout ce qui s'y rapporte: trousseau, mobilier, ménage. La poupée jouait un rôle considérable dans la vie des enfants, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en lisant—ou en relisant—les délicieux livres de la comtesse de Ségur. La poupée accompagnait partout sa petite mère: en promenade, en visite, en voyage. Elle avait ses modes et ses fournisseurs. Elle était, suivant les familles, une satisfaction de vanité et une cause de grosses dépenses, ou un puissant élément d'éducation. Alors, les petites filles aimaient leur poupée. Il serait à désirer que le goût leur en revint: rien ne les préparerait mieux à leur futur rôle de femme.

Chez les garçons, les constructions et les cubes furent une passion, jusqu'au jour où apparurent les mécanos et les chemins de fer mécaniques ou électriques sur rails mobiles. Avant la guerre, nul ne s'avisa de se demander où étaient fabriqués ces jouets qui garnissaient les étalages des magasins et dont certains étaient exportés sous l'étiquette de "jouets français." Ce fut une surprise générale lorsqu'on découvrit, en 1914, que la plus grande partie venait d'Allemagne. Inventés pour la plupart par des industriels allemands, le bébé, en particulier, qui avait vu le jour en France, un peu avant 1870, était devenu une de leurs industries les plus prospères. Et les Français, inventeurs de ces jouets, en achetaient chaque année, à l'Allemagne, pour huit ou neuf millions. On chercha à réagir et la Ligue du Jouet Français fut créée. Ce fut une des œuvres d'initiative privée des plus intéressantes de ces premiers mois de guerre qui en virent tant d'autres et de si belles. On la doit aux efforts et à l'ingéniosité de Mme la baronne de Laumont. La première poupée française de la guerre fut, de la tête aux pieds, façonnée, modelée par ses mains. Avec le concours d'artistes et d'amies, elle composa la plus séduisante collection de poupées qu'on ait vue. Nos lectrices connaissent certainement ces gracieuses embaissades de la France qui, dans les atours de fête de nos provinces, s'en allèrent alors par milliers en Amérique. Mme de Laumont intéressa à cette entreprise des sculpteurs et des porcelaniers de Limoges, et l'année suivante, nous avions la poupée "bébé". Dans les magasins que j'ai parcourus ces jours-ci, on m'a affirmé que tous les jouets mis en vente étaient des jouets français, fabriqués en France, et même à Paris, par de petits artisans, souvent par des familles plutôt qu'en usine. S'il en est ainsi, félicitons ces petits fabricants de la prospérité que nous fait supposer le nombre de ces jouets... et leur prix. On se demande cependant si le plaisir que ces jouets si coûteux procurent aux enfants est en rapport avec les chiffres intimidants et même décourageants dont ils sont marqués. J'en doute un peu. Voici, par exemple, les jouets mécaniques: automobiles, voitures de pompiers, usines à moteur, véhicules divers et animaux ou personnages dansants, qui figurent à la place d'honneur dans les rayons et les étalages. Nous savons tous combien rapidement leur automatisme cesse d'intéresser leurs jeunes possesseurs. Ne me parlez pas des jouets automatiques. Le propriétaire d'un des principaux magasins de jouets parisiens m'a avoué que ces joujoux-là ne sont jamais achetés par les parents. Ce sont des cadeaux d'amis, d'amis hommes, qui ont des politesses à rendre à une famille. Nous pouvons même en conclure que ce sont des cadeaux de célibataires. Mais, me direz-vous, le mécano, le chemin de fer, qui passionnent les enfants d'aujourd'hui? Le mécano est un jouet vivant, car l'enfant s'en sert pour créer. Il le manie, il compose des objets; son cerveau travaille en même temps que ses mains. C'est un effort presque illimité puisqu'en y ajoutant d'autres pièces on peut réaliser de nouvelles créations. Et il en est de même des chemins de fer: on construit indéfiniment des lignes nouvelles, et des gares, et des tunnels. On provoque même des accidents, pour être bien de son temps et de son pays. Le malheur est que ces beaux jouets coûtent fort cher. Le mécano et les chemins de fer ne sont vraiment intéressants que pour les enfants: déjà un peu grands: huit ou dix ans au moins. J'ai recherché pour des enfants plus jeunes d'autres jouets vivants, et à bon marché afin qu'on n'hésite pas à leur en laisser la libre disposition, et je voudrais que ces lignes tombassent sous les yeux des célibataires de vos amis qui songent à donner des étrennes à vos enfants. Je voudrais épargner à vos petits le trop beau jouet qu'on a des scrupules à leur abandonner, ce trop beau jouet dont la mémoire de chacun de nous garde un amer souvenir. Le mien fut une poupée en toilette de satin rose. (On ne la sortait de sa boîte que dans les grandes cérémonies.) Eh bien, j'ai trouvé au "Jouet Lozérien" le joli jouet vivant dont petits frères et petites sœurs de trois à six ans pourront s'amuser ensemble. Toutes les pièces qui la composent sont en bois. On dispose à sa fantaisie la maison d'habitation, les communs, le pigeonier, le moulin, les meules de foin. Le cheptel n'est pas très nombreux pour une ferme de cette importance; mais rien de plus facile aux jeunes fermiers que d'acquiescer un beau troupeau, quelques cochons, et d'enrichir leurs domaines de beaux arbres, de champs et de haies supplémentaires. On trouve toutes ces menues choses au Jouet Lozérien, et mille petits ustensiles, mille petits joujoux amusants pour de très jeunes enfants, indiqués pour garnir les arbres de Noël. En achetant ces objets si bien construits et de prix si modestes, vous ferez non seulement une bonne affaire, mais un acte d'intelligent patriotisme: cette industrie fait vivre, dans la Lozère, un village de paysans. Elle a été créée, il y a quelques années, par le comte de Las Cases qui cherchait à ressusciter les industries de famille. J'ai découvert chez un jeune inventeur fabricant de jouets artistiques, des jouets plus importants. C'est d'abord un château féodal qu'on monte et démonte à volonté; une porte de ville fortifiée, un ermitage, une église romane. Ces monuments sont fabriqués avec une sorte de carton-pâte dur et très résistant. La construction du château-fort suffit à occuper un après-midi pluvieux. L'enfant y apprendra ses premières notions d'architecture; et s'il a de l'imagination, il peuplera cette ville forte ou ce château-fort des personnages dont il a fait la connaissance dans son histoire ou dans ses livres de légendes. Enfin, un jouet charmant pour les grands enfants (et peut-être aussi pour les parents), c'est le théâtre portatif dont il existe trois types: le théâtre d'ombres et deux théâtres à personnages et à décors. Le théâtre est vendu avec une pièce et deux décors exécutés. Il existe un répertoire varié de pièces tirées de grands auteurs français et étrangers: Cervantès et Shakespeare, pour ne citer que ceux-là. Voilà un jouet intelligent. Je ne pense pas qu'il détermine des vocations de comédiens, mais il amusera certainement, en les instruisant, les jeunes garçons et les adolescentes, et ils pourront même mettre en action des fables, des contes et donner des représentations en famille. CHANTAL.

LE CADEAU DU FACTEUR

Le facteur vient apporter une lettre au domicile de monsieur X... Il s'attendait à recevoir un petit cadeau. Ce fut monsieur X... qui le reçut lui-même. —Bonjour, monsieur! —Bonjour, facteur; je vous souhaite un bon Noël! —Merci, mon ami. Mais dites donc, est-ce vous qui avez apporté les lettres hier? —Oui, monsieur. —Eh bien, vous avez briaé la sonnerie électrique; faudra voir à faire attention, une autre fois. Je ne vous engeule pas aujourd'hui parce que c'est Noël, mais ne recommencez plus à l'avenir. Allons, au revoir,